

de l'histoire, défi qu'il y a lieu de répéter ici, et qu'il formulait ainsi:

Jamais nous ne baisserons pavillon...

Nous défendrons notre île, quelque sacrifice qu'il nous en coûte...

...Nous nous battons sur les plages, nous nous battons sur les terrains d'atterrissage, nous nous battons dans les champs, dans les rues et sur les collines... Jamais nous ne nous rendrons et même, chose que je crois absolument impossible, si cette île, ou même une partie de cette île était subjuguée et affamée, notre Empire au delà des mers, armé et protégé par la flotte britannique, poursuivrait la lutte, jusqu'à l'heure choisie de Dieu, où le nouveau Monde accourrait, avec toute sa force et toute sa puissance, pour secourir et délivrer l'Ancien...

Telle est, monsieur l'Orateur, la grande tâche que je propose au Parlement,—au premier ministre et à tous mes honorables collègues: voir à ce que le genre de direction qui a trouvé cette formule et trempé le moral de la Grande-Bretagne soit donné par les honorables députés et les chefs qui siègent en cette enceinte. Je prie chacun de mes honorables collègues de bien réfléchir au devoir et aux obligations qui nous incombent à titre de représentants du peuple.

Monsieur l'Orateur, je propose, appuyé par l'honorable député de Vancouver-Sud (M. Green), l'amendement suivant à l'adresse en réponse au discours du trône:

Nous désirons exprimer respectueusement à Votre Excellence le regret que vos conseillers n'aient pas jugé à propos: a) de proposer un plan susceptible de tirer au parti efficace du capital humain, tant masculin que féminin, du Canada; b) d'adopter et de mettre en œuvre une politique ouvrière raisonnée pour assurer un maximum de rendement et pour donner au travail la place qui lui revient au rang des principaux partenaires de notre démocratie canadienne; c) de présenter une mesure qui permette à l'agriculture canadienne de fournir son plein effort de guerre et de recevoir une part équitable des revenus du pays*.

Le très hon. W. L. MACKENZIE KING (premier ministre): Monsieur l'Orateur, mon honorable ami le nouveau chef de l'opposition (M. Graydon) déclarait au début de son discours qu'il se croyait obligé de solliciter l'indulgence des honorables députés, puisque c'était la première fois qu'il s'adressait à eux en sa qualité de chef de l'opposition. Me permettra-t-il de lui dire—et je crois que tous ici partageront mon avis—que loin de lui reconnaître le besoin d'indulgence, nous ne sommes pas sans lui envier sa facilité de parole et sa capacité de formuler des critiques constructives.

Moi qui me suis déjà trouvé dans une situation analogue, je me suis remémoré en mon particulier certains des sentiments que j'éprouvais le jour où je remplissais le même rôle. Et je dois dire que je me réjouirais fort si je pouvais me flatter d'avoir aussi bien parlé qu'il l'a fait aujourd'hui la première fois que

[M. Graydon.]

je pris la parole en ma qualité de chef de l'opposition.

Je n'en estime pas moins qu'il s'est laissé glisser dans une ou deux des erreurs qui m'ont surpris moi-même à l'époque, sans doute en raison d'une certaine immaturité et du manque d'expérience quant à la façon dont on envisage les choses dans l'enceinte parlementaire. Une de ces imperfections, dirais-je, c'est que mon honorable ami a eu beaucoup trop de griefs à formuler dans son premier discours à la Chambre. Il a déparé son discours en tentant de trop dire à la fois. A mon avis, il a beaucoup trop parlé du congrès de Winnipeg. Je crois que le pays s'intéresse encore bien davantage à la guerre et à la poursuite efficace de la guerre, et tient à ce que le Parlement s'applique principalement à l'étude des questions d'importance essentielle à la guerre, plutôt qu'il ne s'intéresse au programme élaboré par mon honorable ami et ses amis à Winnipeg ou à la présentation qu'il en a faite ici. Cependant, je me rappelle en effet avoir cru, lorsque j'étais chef de l'opposition, qu'une des obligations que l'on éprouve à l'égard du parti, c'est de se préoccuper d'étaler le programme le plus longuement possible dans le compte rendu des débats et que c'était là un des moyens que les membres du parti pouvaient facilement adopter pour disséminer par tout le pays un exemplaire du programme, aux frais de l'Etat. J'imagine que mon honorable ami a partagé lui-même ce sentiment aujourd'hui.

M. HOMUTH: Une partie de notre programme se trouve maintenant dans le discours du trône.

Le très hon. MACKENZIE KING: Bien, mes honorables amis ont mis vingt-cinq ans environ à s'assimiler les idées du parti libéral sur certaines mesures qu'ils préconisent aujourd'hui et grand bien leur fasse s'ils peuvent trouver une certaine satisfaction dans le fait que certaines mesures qu'ils réclament depuis quelque temps se trouvent dans le discours du trône.

A ce sujet, je ne regrette aucunement, dirais-je, de voir que tous les partis dans cette Chambre s'intéressent aux questions de sécurité sociale plus que certains d'entre eux ne l'ont fait dans le passé. S'il n'en était pas ainsi, je croirais que quelques-uns d'entre nous du moins n'ont rien compris de ce qui constitue le principe fondamental du grand conflit qui se poursuit dans le monde aujourd'hui. Avant tout, ce conflit, en ce qui concerne les alliés, a pour objet la préservation de la liberté, et, en outre, une révolution sociale qui assurera une plus grande mesure d'égalité et d'initiative